Texte 1

Que me font à moi, sujet paisible d’un État monarchique du dix-huitième siècle, les révolutions d’Athènes et de Rome. Quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d’un tyran du Péloponnèse ? au sacrifice d’une jeune princesse en Aulide ? Il n’y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car qu’est-ce que la moralité ? C’est le résultat fructueux et l’application personnelle des réflexions qu’un événement nous arrache. Qu’est-ce que l’intérêt ? C’est le sentiment involontaire par lequel nous nous adaptons cet événement, sentiment qui nous met en la place de celui qui souffre, au milieu de sa situation. Une comparaison, prise au hasard dans la nature, achèvera de rendre mon idée sensible à tout le monde.

Pourquoi la relation du tremblement de terre qui engloutit Lima et ses habitants, à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque celle du meurtre juridique de Charles Ier, commis à Londres, ne fait que m’indigner ? C’est que le volcan ouvert au Pérou pouvait faire son explosion à Paris, m’ensevelir sous ses ruines, et peut-être me menace encore ; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d’absolument semblable au malheur inouï du roi d’Angleterre : ce sentiment est dans le cœur de tous les hommes ; il sert de base à ce principe certain de l’art, qu’il n’y a moralité ni intérêt au théâtre sans un secret rapport du sujet dramatique à nous. Il reste donc pour constant que la tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle se rapproche du genre sérieux, en nous peignant des hommes, et non des rois ; et que les sujets qu’elle met en action étant si loin de nos mœurs, et les personnages si étrangers à notre état civil, l’intérêt en est moins pressant que celui d’un drame sérieux, et la moralité moins directe, plus aride, souvent nulle et perdue pour nous, à moins qu’elle ne serve à nous consoler de notre médiocrité, en nous montrant que les grands crimes et les grands malheurs sont l’ordinaire partage de ceux qui se mêlent de gouverner le monde.

 Beaumarchais, *Essai sur le genre dramatique sérieux*.

Texte 2

Quel visage aura-t-elle, cette littérature inédite ? Il est plus facile de commencer par dire ce qu’elle ne peut plus être. Il lui faut d’abord prendre acte de la disparition d’un public. Jadis, les hommes de lettres et leurs lecteurs appartenaient au même monde cultivé, se fréquentaient dans les salons, avaient des exigences communes de raffinement et partageaient un code implicite d’initiés. Désormais, l’espèce des hommes de lettres est éteinte, Mme de Staël l’a assuré dès 1798. Et quant au public, devenu légion, il risque d’être imperméable aux modèles qui dominaient l’ancienne société littéraire et aux règles de goût qui régissaient les genres. L’idée du modèle est presque insupportable aux temps démocratiques […].L’imitation, naguère si prisée, se voit alors découronnée d’un coup, les règles paraissent un autre nom pour le despotisme […]. Inaugurer une nouvelle littérature impose de la placer sous le signe de l’abandon des formes désormais vidées de leur sens.

 Ces réflexions annoncent la condamnation à terme de la tragédie classique, veuve de ses héros favoris – les rois – et de son ressort coutumier – l’amour comme passion quasi exclusive. Quand l’activité moderne appelle les citoyens à d’autres intérêts, il est difficile d’imaginer que l’amour garde sa préséance er, au-delà, que les grandes passions – thème qui sera aussi celui de Tocqueville – puissent vivre dans un monde platement prosaïque […].

 Adieu à la tragédie, au moins sous la forme canonique qu’elle a prise dans la France classique. Mais adieu aussi à la comédie ? La comédie vivait des ridicules qu’engendraient les différences de rangs, frappait de dérision ceux qui cherchaient à les nier, transgression dont le public avait une compréhension immédiate. Mais voici que les distinctions sociales se sont évanouies, sinon dans l’ordre des réalités, du moins dans celui du symbolique. Et c’est assez pour prédire à terme le déclin de la comédie […].

 Que reste-t-il donc à l’écrivain moderne ? On voit poindre ici l’éloge du roman comme le genre même que réclame la démocratie. Seulement « poindre », car toute une tradition en cé début de siècle fait encore du romanesque un genre décrié et frivole, tout juste bon pour les femmes et de surcroît ruineux pour les filles. Toutefois, le but d’obtenir la vérité dans la description d’une époque partagée entre les souvenirs anciens et les situations neuves va vite balayer ces réticences et instituer le roman comme le plus éclairant des genres littéraires […].

 Plus éclairant, mais aussi plus véridique parce qu’il a le pouvoir d’expliquer et d’enseigner tout en amusant. Plus complet puisqu’il contient, dit Rémusat, la critique et l’imagination, fournit des informations et des exhortations […] et parce qu’il saisit en acte la descente des grands événements dans les vies minuscules. D’un usage plus libre et plus individuel enfin, car le roman n’a besoin ni du commerce social ni du loisir luxueux que supposait le théâtre. Reste à le rendre plus vigoureux, puisqu’il s’agit désormais de faire impression sur des hommes qui ont vu des têtes promenées au bout des piques et un roi décapité – autant dire des hommes qui ne peuvent plus se satisfaire du « joli » littéraire. A ce prix, on peut avec Destutt de Tracy se convaincre qu’ « on ne peut plus atteindre au vrai que dans le roman ».

 Mona Ozouf, *Les Aveux du roman*.

Texte 3

Il nous faut demander pardon au public de lui donner ce livre, et l’avertir de ce qu’il y trouvera.

Le public aime les romans faux : ce roman est un roman vrai.

Il aime les livres qui font semblant d’aller dans le monde : ce livre vient de la rue.

Il aime les petites œuvres polissonnes, les mémoires de filles, les confessions d’alcôves, les saletés érotiques, le scandale qui se retrousse dans une image aux devantures des libraires : ce qu’il va lire est sévère et pur. Qu’il ne s’attende point à la photographie décolletée du Plaisir : l’étude qui suit est la clinique de l’Amour.

Le public aime encore les lectures anodines et consolantes, les aventures qui finissent bien, les imaginations qui ne dérangent ni sa digestion ni sa sérénité : ce livre, avec sa triste et violente distraction, est fait pour contrarier ses habitudes et nuire à son hygiène.

Pourquoi donc l’avons-nous écrit ? Est-ce simplement pour choquer le public et scandaliser ses goûts ?

Non.

Vivant au dix-neuvième siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu’on appelle « les basses classes » n’avait pas droit au Roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l’interdit littéraire et des dédains d’auteurs qui ont fait jusqu’ici le silence sur l’âme et le cœur qu’il peut avoir. Nous nous sommes demandé s’il y avait encore, pour l’écrivain et pour le lecteur, en ces années d’égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d’une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d’une littérature oubliée et d’une société disparue, la Tragédie, était définitivement morte ; si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l’intérêt, à l’émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, en un mot, les larmes qu’on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu’on pleure en haut.

Ces pensées nous avaient fait oser l’humble roman de *Sœur Philomène*, en 1861 ; elles nous font publier aujourd’hui *Germinie Lacerteux*.

Maintenant, que ce livre soit calomnié : peu lui importe. Aujourd’hui que le Roman s’élargit et grandit, qu’il commence à être la grande forme sérieuse, passionnée, vivante, de l’étude littéraire et de l’enquête sociale, qu’il devient, par l’analyse et par la recherche psychologique, l’Histoire morale contemporaine, aujourd’hui que le Roman s’est imposé les études et les devoirs de la science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises. Et qu’il cherche l’Art et la Vérité ; qu’il montre des misères bonnes à ne pas laisser oublier aux heureux de Paris ; qu’il fasse voir aux gens du monde ce que les dames de charité ont le courage de voir, ce que les reines autrefois faisaient toucher de l’œil à leurs enfants dans les hospices : la souffrance humaine, présente et toute vive, qui apprend la charité ; que le Roman ait cette religion que le siècle passé appelait de ce large et vaste nom : *Humanité ;* — il lui suffit de cette conscience : son droit est là.

 Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, préface.

Texte 4

Mais il y avait plus. Si la réalité était cette espèce de déchet de l’expérience, à peu près identique pour chacun, parce que, quand nous disons : un mauvais temps, une guerre, une station de voitures, un restaurant éclairé, un jardin en fleurs, tout le monde sait ce que nous voulons dire ; si la réalité était cela, sans doute une sorte de film cinématographique de ces choses suffirait et le « style », la « littérature » qui s’écarteraient de leur simple donnée seraient un hors-d’œuvre artificiel. Mais était-ce bien cela la réalité ? Si j’essayais de me rendre compte de ce qui se passe, en effet, en nous au moment où une chose nous fait une certaine impression, soit que, comme ce jour où, en passant sur le pont de la Vivonne, l’ombre d’un nuage sur l’eau m’eût fait crier « zut alors ! » en sautant de joie ; soit qu’écoutant une phrase de Bergotte tout ce que j’eusse vu de mon impression c’est ceci qui ne lui convenait pas spécialement : « C’est admirable » ; soit qu’irrité d’un mauvais procédé, Bloch prononçât ces mots qui ne convenaient pas du tout à une aventure si vulgaire : « Qu’on agisse ainsi, je trouve cela même fantastique » ; soit quand, flatté d’être bien reçu chez les Guermantes, et d’ailleurs un peu grisé par leurs vins, je n’aie pu m’empêcher de dire à mi-voix, seul, en les quittant : « Ce sont tout de même des êtres exquis avec qui il serait doux de passer la vie », je m’apercevais que, pour exprimer ces impressions, pour écrire ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n’a pas, dans le sens courant, à l’inventer puisqu’il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d’un écrivain sont ceux d’un traducteur.

 Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*.

Texte 5

Pas d'autre mot qui sonne comme cruche. Grâce à cet U qui s'ouvre en son milieu, cruche est plus creux que creux et l'est à sa façon. C'est un creux entouré d'une terre fragile : rugueuse et fêlable à merci.

Cruche d'abord est vide et le plus tôt possible vide encore.

Cruche vide est sonore.

Cruche d'abord est vide et s'emplit en chantant.

De si peu haut que l'eau s'y précipite, cruche d'abord est vide et s'emplit en chantant.

Cruche d'abord est vide et le plus tôt possible vide encore.

C'est un objet médiocre, un simple intermédiaire.

Dans plusieurs verres (par exemple) alors avec précision la répartir.

C'est donc un simple intermédiaire, dont on pourrait se passer. Donc, bon marché ; de valeur médiocre.

Mais il est commode et l'on s'en sert quotidiennement.

C'est donc un objet utile, qui n'a de raison d'être que de servir souvent.                ,

Un peu grossier, sommaire ; méprisable ? - Sa perte ne serait pas un désastre...

La cruche est faite de la matière la plus commune ; souvent de terre cuite.

Elle n'a pas les formes emphatiques, l'emphase des amphores.

C'est un simple vase, un peu compliqué par une anse ; une panse renflée ; un col large - et souvent le bec un peu camus des canards.

Un objet de basse-cour. Un objet domestique.

 Ponge, *Pièces*, « La Cruche ».

Texte 6

 Il y a dans Céline un homme qui s’est mis en marche derrière son clairon. J’ai le sentiment que ses dons exceptionnels de vociférateur, auxquels il était incapable de résister, l’entraînaient inflexiblement vers les thèmes à haute teneur de risque, les thèmes paniques, obsidionaux, frénétiques, parmi lesquels l’antisémitisme, électivement fait pour l’inspirer. Le drame que peuvent faire naître chez un artiste les exigences de l’instrument qu’il a reçu en don, exigences qui sont – parfois à demi monstrueuses – avant tout celles de son plein emploi, a dû se jouer ici dans toute son ampleur. Quiconque a reçu en cadeau, pour son malheur, la flûte du preneur de rats, on l’empêchera difficilement de mener les enfants à la rivière.

 Gracq, *En lisant, en écrivant*.

Texte 7

Alors, semble-t-il, un individu que son savoir-faire rendrait capable de se prêter à tout, et d’imiter toutes choses, s’il arrivait dans notre cité, voulant faire étalage de lui-même et de ses poèmes, nous nous prosternerions devant lui comme devant un être sacré, étonnant, et délicieux, mais nous dirions qu’il n’existe pas de tel homme dans notre cité, et qu’il n’est pas permis qu’il en existe un ; et nous le renverrions vers une autre cité, après avoir versé de la myrrhe sur sa tête et l’avoir couronné de brins de laine ; tandis que nous-mêmes, en considération des services qu’il pourrait nous rendre, nous utiliserions les services d’un poète et d’un conteur d’histoires plus austère et moins délicieux, qui imiterait pour nous la façon de parler de l’homme digne de ce nom, et dont la parole se conformerait aux modèles sur lesquels nous avons légiféré au début , lorsque nous avons entrepris d’éduquer les guerriers.

 Platon, *La République*, Livre III

Texte 8

Ce n’est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit ; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

Je sais que l’amant passionné du beau style s’expose à la haine des multitudes ; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l’encre avec la vertu.

Des poètes illustres s’étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m’a paru plaisant, et d’autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d’extraire la *beauté* du *Mal.* Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n’a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d’exercer mon goût passionné de l’obstacle.

Quelques-uns m’ont dit que ces poésies pouvaient faire du mal ; je ne m’en suis pas réjoui. D’autres, de bonnes âmes, qu’elles pouvaient faire du bien ; et cela ne m’a pas affligé. La crainte des uns et l’espérance des autres m’ont également étonné, et n’ont servi qu’à me prouver une fois de plus que ce siècle avait désappris toutes les notions classiques relatives à la littérature.

Malgré les secours que quelques cuistres célèbres ont apportés à la sottise naturelle de l’homme, je n’aurais jamais cru que notre patrie pût marcher avec une telle vélocité dans la voie du *progrès.* Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l’homme spirituel la violence d’une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n’entamerait pas.

J’avais primitivement l’intention de répondre à de nombreuses critiques, et, en même temps, d’expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne [[4]](https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_posthumes_%28Baudelaire%29_%281908%29/Texte_entier#cite_note-4) : Qu’est-ce que la poésie ? Quel est son but ? De la distinction du Bien d’avec le Beau ; de la Beauté dans le Mal ; que le rythme et la rime répondent dans l’homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise ; de l’adaptation du style au sujet ; de la vanité et du danger de l’inspiration, etc., etc. ; mais j’ai eu l’imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques ; soudain, une indolence, du poids de vingt atmosphères, s’est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l’épouvantable inutilité d’expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas me comprendre, j’amoncellerais sans fruit les explications.

 Baudelaire, projet de préface pour *Les Fleurs du Mal.*

Texte 9

Rappelez-vous l’objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d’été si doux :
Au détour d’un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l’air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d’une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d’exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu’ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s’épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l’herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D’où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s’élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d’un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l’eau courante et le vent,
Ou le grain qu’un vanneur d’un mouvement rhythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s’effaçaient et n’étaient plus qu’un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l’artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d’un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu’elle avait lâché.

— Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l’herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j’ai gardé la forme et l’essence divine
De mes amours décomposés !

 Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Une Charogne ».